

CHAPITRE III.

VICTOIRE DÉCISIVE. — CONSEIL INDIEN. — ATTAQUE DE NUIT.
— NÉGOCIATIONS AVEC L'ENNEMI. — HÉROS TLASCALAN.

1519.

Après tant de fatigues et de si rudes combats, les Espagnols purent donner le jour suivant au repos ; mais ce ne fut pas un repos oisif. Ils réparèrent et nettochèrent leurs armes ; ils firent une nouvelle provision de traits d'arbalète ; ils se tinrent prêts à recommencer la lutte, si la sévère leçon donnée à l'ennemi ne suffisait pas pour le décourager. Le lendemain, Cortés ne recevant aucune ouverture des Tlascalans, résolut d'envoyer une ambassade dans leur camp pour leur proposer une suspension d'hostilités et manifester son désir de visiter en ami leur capitale. Deux des principaux chefs, faits prisonniers dans le dernier combat, se chargèrent de porter le message.

Ne voulant pas, dans l'intervalle, rester dans une inaction que l'ennemi pouvait attribuer à la crainte ou à l'épuisement, il se mit à la tête de sa cavalerie et des troupes légères les plus aptes au service qu'il attendait d'elles, et entreprit une reconnaissance dans le pays voisin. C'était une contrée montagneuse, formée par une ramification de la grande Sierra de Tlascala. Les pentes verdoyantes et les vallées étaient couvertes de maïs et de plantations de maguëy. Des villes et de populeux villages couronnaient les éminences. Cortés raconte qu'il compta dans l'une de ces villes trois mille habitations (1).

(1) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 52.

Oviedo, qui avait la libre disposition des manuscrits de Cortés, dit qu'il y avait trente-neuf maisons. (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 3.) Cette erreur peut résulter de ce que, dans les calculs espagnols, le signe qui

Lorsqu'il rencontrait une vigoureuse résistance, ce qui lui arriva en plusieurs endroits, il mettait tout à feu et à sang. Après une heureuse excursion, il rentra au camp, chassant devant lui plusieurs centaines de prisonniers indiens. Il les traita avec douceur, s'efforçant de leur faire comprendre que ces actes de violence, contraires à ses désirs, étaient la conséquence nécessaire de la politique hostile de leurs compatriotes ; il espérait convaincre à la fois la nation tlascalane de sa puissance et de ses dispositions amicales.

Pendant son absence les deux messagers étaient revenus du camp ennemi. Ils avaient rencontré Xicotencatl à deux lieues environ de distance, où il était campé avec de grandes forces. Le cacique leur donna audience à la tête de ses troupes, et répondit au message de Cortés que les Espagnols pouvaient aller aussi vite qu'il leur plairait à Tlascala, où leurs corps seraient dépecés et offerts aux dieux. Il promettait au contraire de leur rendre visite le lendemain, s'ils prenaient le parti plus sage de rester dans leur camp (2). Les messagers ajoutèrent que le cacique commandait une grande armée, composée de cinq corps de dix mille hommes chacun, la fleur des guerriers tlascalans et otomies, rassemblés sous la bannière de leurs chefs par ordre du sénat, qui avait résolu de frapper un coup décisif pour exterminer les étrangers (3).

L'audacieux défi de Xicotencatl trompa les espérances des Espagnols ; ils ne s'attendaient pas à tant d'opiniâtreté. L'ennemi leur avait déjà donné des preuves de son courage et de son impétuosité formidable. Affaiblis par les premiers combats, ils allaient avoir à lutter contre des forces plus considérables encore. Le sort réservé aux vaincus donnait à la guerre un aspect sinistre. « Nous redoutions la mort, dit Bernal Diaz, ce cœur

désigne un mille ressemble beaucoup au chiffre 9. P. Martyr, qui pouvait aussi consulter le manuscrit du conquérant, confirme le plus grand nombre, qui nous semble *à priori* le moins probable.

(2) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 64.

(3) Gomara, *Crón.*, cap. 46. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 83.

de lion, parce que nous étions hommes. » Le père Olmedo employa toute la nuit à recevoir la confession des soldats et des chefs, et à leur donner l'absolution de leurs péchés. Muni des saints sacrements, le soldat catholique s'endormait sans crainte, résigné à tout pour le triomphe de la croix (4).

Une grande bataille étant devenue inévitable, Cortés résolut de marcher au-devant de l'ennemi pour combattre en plaine. Il avait un autre but, celui d'en imposer aux Tlascalans par cet acte de résolution, et d'exciter l'ardeur des Espagnols, dont le moral eût pu être abattu s'ils s'étaient laissé attaquer dans leurs retranchements. Un brillant soleil éclairait l'horizon, lorsque le lendemain matin, 5 septembre 1519, jour mémorable dans l'histoire de la conquête espagnole, Cortés passa son armée en revue et lui adressa quelques encouragements et quelques conseils. Il recommanda à l'infanterie de se servir plutôt de la pointe que du tranchant du sabre et d'essayer de percer les ennemis de part en part; aux cavaliers, de charger au petit galop et de diriger leurs lances dans les yeux des Indiens. L'artillerie, les arquebusiers, les arbalétriers devaient se soutenir mutuellement, et décharger tour à tour leurs armes, pour entretenir un feu nourri. Cortés recommandait surtout à ses soldats de serrer leurs rangs et d'être fermes à leur poste, car de là dépendait leur salut.

Les Espagnols n'avaient pas fait un quart de lieue, lorsqu'ils rencontrèrent l'armée tlascalane, dont l'ordre de bataille s'étendait au loin en largeur et en profondeur sur une vaste plaine ou prairie d'environ six milles carrés. L'aspect des bataillons indiens justifiait ce que l'on avait dit de leur nombre (5). On ne pouvait rien imaginer de plus pittoresque : les corps nus des simples guerriers étaient peints de couleurs éclatantes; les casques bizarres des chefs étincelaient d'or et

(4) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 52. Ixtlixochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 83. Gomara, *Crónica*, cap. 46, 47. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 3. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 64.

(5) Cortés crut voir cent cinquante mille hommes! (*Rel. seg.* ap. Lorenzana, p. 52); nombre adopté généralement par les écrivains postérieurs.

de pierres précieuses; toute leur armure était couverte de plumes éblouissantes (6). Une forêt de lances et de dards, armés de pointes d'iztli transparent ou de cuivre, scintillait sous les rayons du soleil levant comme les lueurs phosphorescentes qui se jouent à la surface d'une mer agitée, tandis que l'arrière-garde de cette magnifique armée était obscurcie par l'ombre des bannières qui portaient les armoiries des grands chefs tlascalans et otomies (7). Le héron blanc sur un rocher, armes de la maison de Xicotencatl, se distinguait entre toutes les bannières, et plus encore l'aigle d'or aux ailes déployées, le grand étendard de la république de Tlascala (8), semblable aux enseignes romaines et richement orné d'émeraudes et de broderies d'argent.

Les simples guerriers ne portaient d'autre vêtement qu'une ceinture autour des reins. Leurs corps étaient peints des couleurs particulières aux chefs dont ils suivaient la bannière. La cotte d'armes garnie de plumes des guerriers du premier rang présentait la même distinction de couleurs. C'est ainsi qu'on reconnaissait les divers clans écossais à la nuance de

(6) Noth half so gorgeous, for their may-day mirth
All wreath'd and ribanded, our youths and maids,
As these stern Tlascalans in war attire!

SOUTHEY'S, *Maïoc*, part. 1, cant. 7.

(7) Les étendards mexicains étaient placés au centre de l'armée, ceux des Tlascalans à l'arrière-garde. (Clavigero, *Stor. del Messico*, vol. 2, p. 145.) D'après le conquérant anonyme, le drapeau était attaché au corps de celui qui le portait, en sorte qu'il était impossible de le lui enlever. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 303.

(8) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, l. 6, cap. 6. Gomara, *Crónica*, cap. 46. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 64. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 45.

Les deux derniers auteurs parlent de la devise d'un oiseau blanc, semblable à une autruche, comme étant celle de la république. Il est évident qu'ils confondent l'enseigne de l'état avec celle du général indien. Camargo, qui a donné les emblèmes héraldiques des quatre grandes familles de Tlascala, dit que le héron blanc était celui de Xicotencatl.

leurs tartans (9). Les caciques et les principaux chefs portaient une tunique de coton piquée de deux pouces d'épaisseur, qui, collant contre leur corps, protégeait aussi leurs cuisses et leurs épaules. Les plus riches endossaient par-dessus cette tunique une cuirasse de fines lames d'or ou d'argent; des bottes ou des sandales de cuir, brodées d'or, garantissaient leurs pieds et leurs jambes; mais la plus brillante partie de leur costume était un manteau de *plumaje*, ou d'étoffe en plumes, brodée avec un art curieux et qui rappelait les riches tuniques portées par les chevaliers du moyen âge par-dessus leurs armures. Cet équipement pittoresque était complété par un casque bizarre de bois sculpté ou de cuir représentant la tête de quelque animal sauvage, souvent armée d'une formidable rangée de dents (10). Au sommet du casque flottait un splendide panache des plumes éclatantes et si variées des oiseaux des tropiques. Sa forme et sa couleur indiquaient le rang et la famille du guerrier. Leurs boucliers ou targes étaient quelquefois recouverts de cuir, mais le plus souvent ils se composaient de roseaux enlacés et rembourrés de coton; ils préféraient ce dernier bouclier, qui offrait plus de résistance et était moins sujet à se briser. Ils avaient encore d'autres boucliers où le coton était recouvert d'une substance élastique, qui permettait de les resserrer dans une forme plus compacte, comme un éventail ou un parapluie. Ces boucliers étaient décorés de riches ornements, selon le goût ou la fortune du guerrier, et garnis d'une magnifique frange de *plumaje*.

Ils avaient pour armes offensives des frondes, des arcs, des flèches, des javelines et des dards. Archers très-habiles, ils savaient décocher deux et même trois flèches à la fois. Ils excellaient surtout à lancer des traits. Les Espagnols redoutaient extrêmement une espèce de javelot attaché à une courroie que

(9) Le récit du chroniqueur tlascalan est confirmé par le conquérant anonyme et par Bernal Diaz, tous les deux témoins oculaires. (*Hist. de la conquista*, cap. 64 et alibi. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 305.

(10) *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 305.

l'Indien tenait dans sa main pour le retirer après l'avoir lancé. Ces différentes armes étaient garnies de pointes d'os ou de pierre obsidienne, substance vitreuse qu'ils rendaient aussi tranchante qu'un rasoir, mais qui s'émoussait vite. Leurs lances et leurs flèches avaient souvent aussi des pointes de cuivre. Au lieu de sabres, ils se servaient de bâtons à double poignée d'environ trois pieds et demi de long, garnis transversalement, à des intervalles réguliers, de lames aigues d'izili, arme terrible qui, au dire d'un témoin oculaire, abattait un cheval d'un seul coup (11).

Tel était l'équipement militaire des Tlascalans, et, à peu d'exceptions près, celui de la grande famille des nations qui occupaient le plateau de l'Anahuac. Les boucliers des Indiens, leurs cottes d'armes en coton piqué, ou *escaupil*, comme on les appelait en castillan, furent adoptés par les Espagnols, qui les trouvèrent d'une tout aussi bonne protection que leurs armures, et bien supérieurs pour la légèreté et la commodité; elles suffisaient pour amortir une flèche ou un javelot, et l'impuissance contre les armes à feu leur était commune avec toutes les armures. On peut dire sans exagération que l'équipage d'un guerrier indien ne le cédait, pour l'éclat, l'utilité et la force, à celui d'aucune des nations les plus civilisées de l'antiquité (12).

A la vue des Castellans l'armée de Tlascala poussa son cri de guerre, bien plus perçant que la sauvage musique de conques, d'atabales et de trompettes, avec laquelle ils proclamaient d'avance leur victoire sur une poignée d'ennemis. Dès que les Espagnols furent à portée des traits, les Indiens firent pleuvoir sur eux une grêle de projectiles qui obscurcit un moment le soleil comme un nuage, et joncha la terre de monceaux de

(11) *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 305.

(12) On peut voir des détails particuliers sur le costume et la hiérarchie militaires des tribus américaines du plateau, dans Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 101 et seq. Acosta, lib. 6, cap. 26. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 305. et autres auteurs.

pierres et de flèches (13). La petite armée poursuivit sa marche d'un pas lent, mais ferme. Lorsqu'elle fut assez rapprochée de l'ennemi pour rendre sa première décharge plus destructive, Cortés ordonna de faire halte, et formant rapidement ses troupes, il ouvrit un feu bien nourri sur toute la ligne. Tous les coups portaient; des rangs d'Indiens tombaient moissonnés sans que leurs camarades eussent le temps d'enlever, selon leur coutume, les corps du champ de bataille. Les boulets emportaient des fragments d'armures et des membres mutilés, hideux débris qui répandaient la consternation parmi les indigènes; mais leurs masses, un instant pétrifiées d'horreur, et bientôt exaspérées par leurs pertes et leurs souffrances, se ruèrent avec de grands cris sur l'armée de Cortés. On eût dit d'une avalanche ou d'un torrent grossi par la fonte des neiges. Aucune force humaine ne pouvait soutenir un tel choc. Les Espagnols lâchèrent pied. La confusion se mit dans leurs rangs. En vain Cortés essayait de les rallier, sa voix était étouffée par le tumulte du combat et les hurlements sauvages des Indiens. Le flot de la bataille emportait les Espagnols; tout semblait perdu; mais il y avait dans le cœur de chaque soldat une voix qui parlait plus haut que celle du général, c'était la voix du désespoir. L'effroi du sort qui les attendait leur donnait une énergie surnaturelle. Le corps des Indiens n'offrait aucune résistance aux bonnes lames de Tolède, qui fendaient ces vagues humaines. L'artillerie foudroyait de loin les flancs des assaillants que « cette tempête de feu » mettait en désordre. Leur nombre même augmentait la confusion à mesure qu'ils se précipitaient vers le front de bataille. La cavalerie, saisissant l'occasion, chargea vaillamment sous la conduite de Cortés, et força l'ennemi à se replier avec plus de précipitation qu'il n'en avait mis dans l'attaque.

Plus d'une fois les Tlascalans revinrent à la charge, mais avec moins d'ardeur et de plus grandes pertes; ils étaient trop novices en stratégie pour profiter de l'immense supériorité de leur nombre; ils étaient bien divisés en compagnies, dont cha-

(13) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 63.

cune avait son chef et sa bannière, mais ils ne gardaient aucun rang et combattaient pêle-mêle; ils ne savaient ni concentrer leur nombre sur un point donné, ni soutenir une attaque, en remplaçant les détachements fatigués par des troupes fraîches. L'ennemi, si inférieur en nombre, n'avait affaire qu'à une petite partie de leur armée. Le reste de leurs forces restait dans l'inaction ou embarrassait les combattants en se ruant sur eux pour les soutenir. A la moindre alarme, la panique se répandait dans cette masse confuse. C'était, en un mot, la lutte des Grecs d'Alexandre et des Perses de Darius.

Cependant l'immense supériorité numérique des Indiens devait finir, moyennant de grands sacrifices d'hommes, par lasser la constance des Espagnols, harassés de fatigue et affaiblis par leurs blessures. Heureusement pour Cortés, la discorde se mit parmi les Tlascalans. Un de leurs chefs, chargé du commandement d'une des grandes divisions de l'armée, blessé de la conduite hautaine de Xicotencatl, qui l'avait accusé de manque d'habileté ou de courage dans la dernière action, appela son rival en combat singulier. Le combat n'eut pas lieu, mais le cacique outragé assouvit cette fois son ressentiment en quittant le champ de bataille avec les dix mille hommes qu'il commandait. Un autre chef suivit son exemple.

Affaibli par cette double désertion et par les pertes de la journée, Xicotencatl ne put résister plus longtemps aux Espagnols. Après leur avoir disputé le terrain pendant plusieurs heures avec un courage admirable, il les en laissa maîtres enfin. L'armée de Cortés, trop épuisée pour poursuivre l'ennemi, et satisfaite d'une victoire si décisive, revint occuper sa première position sur la colline de Tzompach. Elle avait fait beaucoup de mal aux Indiens sans essuyer elle-même de grandes pertes (14). On ne comptait qu'un petit nombre de morts. Cortés les fit enterrer en secret, espérant laisser ignorer aux Indiens que

(14) C'est Bernal Diaz qui dit cela, et par les expressions de *los muertos*, *los cuerpos*, il contredit visiblement sa première assertion qu'un seul chrétien avait péri dans la bataille. (*Hist. de la conquista*, cap. 65.) Cortés n'a pas même la bonne grâce d'avouer la perte d'un homme.

les Espagnols étaient mortels comme eux. En revanche, un grand nombre de soldats et tous les chevaux étaient blessés. Le manque d'un grand nombre d'objets de première nécessité augmentait la difficulté de la position. On n'avait ni huile ni sel, et nous avons déjà dit qu'on ne pouvait s'en procurer sur le territoire de Tlascala. Les vêtements des Espagnols, appropriés à un climat plus doux, s'accordaient assez mal avec l'air vif et pénétrant des montagnes, et, comme le remarque ironiquement Bernal Diaz, des arcs et des flèches étaient une assez mauvaise protection contre l'inclémence du ciel (15).

Les événements de la journée étaient de nature à inspirer aux Espagnols une juste confiance en eux-mêmes; cette confiance, que l'expérience seule pouvait leur donner, n'était pas du mépris pour les indigènes. A armes égales, un guerrier tlascalan eût pu tenir tête à un Espagnol (16); mais l'issue du combat prouvait la supériorité de la discipline et de la science militaire sur le courage physique et le nombre; c'était, avons-nous dit, une nouvelle épreuve de la vieille lutte de l'Europe et de l'Asie. Il est juste toutefois de remarquer que la poignée de Grecs qui mettait en déroute les armées de Xerxès et de Darius possédait sous le rapport de l'armement bien moins d'avantages que les Espagnols. L'emploi des armes à feu donnait à ces derniers une supériorité si grande, qu'entre nations également civilisées une lutte aussi disproportionnée aurait eu les mêmes résultats. Il faut ajouter à l'effet des armes à feu celui de la cavalerie. Les nations de l'Anahuac n'avaient aucun grand animal domestique et ne connaissaient aucune bête de trait. Leur esprit fut naturellement frappé par l'étrange

(15) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 3. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 52. Herrera, *Hist. de Tlascala*, déc. 2, lib. 5, cap. 6. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 83. Gomara, *Crónica*, cap. 46. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 32. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 65, 66.

(16) Le conquistador anonyme, rendant justice à la valeur des Indiens, dit avoir vu un seul guerrier se défendre longtemps contre deux, trois et même quatre Espagnols... *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 305.

apparition du cheval et du cavalier, se mouvant à l'unisson, semblant ne faire qu'un seul être, et lorsqu'ils virent ce terrible animal, « le cou enveloppé de tonnerres, » renverser les bataillons, les fouler aux pieds, on comprend quelle mystérieuse terreur dut s'emparer d'eux (17).

Cortés crut devoir profiter du coup important qu'il venait de frapper pour envoyer une nouvelle ambassade à Tlascala. Le message était conçu dans le même sens que les propositions adressées au camp de l'ennemi avant la bataille. Le sénat n'était pas encore suffisamment humilié, malgré la consternation causée par la dernière affaire. Maxixcatzin, un des quatre grands chefs de la république, reproduisit avec une grande force les arguments qu'il avait fait valoir pour accepter l'alliance des étrangers. Les armées de la république venaient d'essuyer, disait-il, trop de défaites pour conserver aucun espoir fondé de résistance; il fit ressortir la générosité du vainqueur envers les prisonniers, générosité si rare dans l'Anahuac. C'était un motif de plus pour contracter une alliance avec des hommes qui promettaient d'être amis aussi sûrs qu'ennemis redoutables. Ces sages conseils furent repoussés par les partisans de la guerre, dont la dernière déroute avait plutôt enflammé qu'abattu l'animosité. Le jeune Xicotencatl brûlait de réparer sa disgrâce et de laver la première tache faite aux armes de la république.

Le sénat, en proie à une vive perplexité, résolut de consulter les prêtres, dont l'autorité était souvent invoquée dans les conseils indiens. Les chefs de Tlascala demandèrent naïvement aux interprètes des destinées si les Espagnols étaient des êtres surnaturels, ou des hommes de chair et de sang comme eux. Les prêtres, après s'être consultés, firent, dit-on, cette étrange réponse : « Les Espagnols ne sont pas des dieux, mais les enfants du soleil; ils tirent toute leur force de ce

(17) L'effroi produit sur les indigènes par la cavalerie rappelle la confusion où furent jetées les légions romaines par l'étrange apparition des éléphants dans leurs premières rencontres avec Pyrrhus. Voyez Plutarque, *Vie de Pyrrhus*.

grand astre, et leur puissance disparaît avec ses rayons. » Les prêtres conseillaient en conséquence une attaque de nuit, comme offrant des chances certaines de succès. Cette réponse, puérile en apparence, était peut-être dictée par la politique plutôt que par la superstition. Il est assez probable que Xicotencatl et les partisans de la guerre l'avaient suggérée pour faire consentir la nation à une attaque de nuit, entreprise si contraire aux usages guerriers, et, on peut le dire, au droit des gens dans l'Anahuac. Quoi qu'il en soit, l'avis fut écouté, et le général tlascalan autorisé à tenter avec dix mille guerriers une attaque nocturne contre le camp espagnol.

Le projet fut conduit avec tant de secret qu'il eût pu réussir sans la vigilance de Cortés. Par bonheur aussi la nuit choisie pour l'attaque fut éclairée par une pleine lune d'automne. Une des vedettes aperçut de très-loin un corps d'Indiens qui s'approchait du camp; l'alarme fut aussitôt donnée.

Les Espagnols dormaient d'habitude à côté de leurs armes et près de leurs chevaux sellés, la bride pendant au cou. En cinq minutes, tout le monde eut pris les armes. On voyait les sombres colonnes des Indiens s'avancer à la dérobée dans la plaine, où leurs têtes dépassaient à peine les hautes tiges de maïs dont le pays était couvert. Cortés résolut de ne pas attendre l'assaut de l'ennemi derrière ses retranchements, mais de fondre au contraire sur les Indiens dès qu'ils seraient au pied de la colline.

Les Tlascalans approchaient avec lenteur, dans l'espoir de surprendre le camp plongé dans le sommeil. Mais à peine eurent-ils atteint la colline que le cri de guerre des Espagnols rompit le silence. Ils virent l'armée tout entière sortir de ses retranchements et se précipiter sur eux. Les Espagnols, brandissant leurs armes, semblaient autant de fantômes ou de démons errant au milieu de l'air. La lueur incertaine de la lune, ajoutant aux rêves d'une imagination troublée, donnait aux chevaux et aux cavaliers des dimensions gigantesques.

Les Indiens, sans attendre le choc de leurs ennemis, furent frappés d'une panique soudaine, et prirent la fuite après avoir

lancé une volée de flèches. Les cavaliers les poursuivirent dans la plaine, les taillèrent en pièces et les foulèrent sous les pieds de leurs chevaux. Cortés ne rappela ses soldats que lorsqu'ils furent las de tuer (18).

Le lendemain, selon son habitude politique, après une affaire décisive, il envoya une nouvelle ambassade à Tlascala. Elle se composait de prisonniers tlascalans auxquels Marina se chargea de transmettre les instructions de Cortés. Cette femme vraiment remarquable avait conquis l'admiration générale par sa constance et sa gaieté au milieu des fatigues, des périls et des privations de la guerre. Loin de trahir en aucune occasion la faiblesse et la timidité de son sexe, on la voyait souvent encourager les Espagnols; et la sympathie cherchait toujours à adoucir les souffrances de ses compatriotes (19).

Cortés renouvelait dans son message ses premières protestations d'amitié. Il promettait encore l'oubli des injures passées, mais pour la dernière fois, et si l'on rejetait ses offres de paix, il menaçait d'entrer dans la capitale en conquérant, d'en raser toutes les maisons, d'en passer tous les habitants au fil de l'épée.

Les ambassadeurs partirent avec le symbolique présent d'une lettre dans une main et d'une flèche dans l'autre. Ils trouvèrent le sénat tlascalan plongé dans un abattement profond, par suite des dernières nouvelles. L'échec complet de l'attaque de nuit détruisait leur dernier espoir. Leurs armées avaient été battues coup sur coup en plaine et en embuscade.

(18) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 53, 54. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 3. P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 2, c. 2. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 32. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 6, cap. 8. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 66.

(19) « Digamos como doña Marina, con ser muger de la tierra, que esfuergo tan varonil tenia, que con oir cada día que nos auan de matar, y comer nuestras carnes, y auernos visto cercados en las batallas passadas, y que aora todas estauamos heridos y dolientes, jamas vimos flaqueza en ella, sino muy mayor esfuergo que de muger. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 66.

La ruse et le courage échouaient également contre un ennemi dont le bras ne se lassait jamais, dont l'œil était toujours ouvert.

Il ne restait plus qu'à se soumettre. Quatre des principaux caciques furent donc chargés de se rendre dans le camp espagnol. Ils devaient promettre à Cortés un libre passage à travers leur pays, et une réception amicale à Tlascala. La république, regrettant le passé, acceptait avec empressement l'amitié des Espagnols.

Les ambassadeurs avaient ordre aussi de faire halte dans le camp de Xicotencatl, pour l'instruire de l'objet de leur mission, lui enjoindre de s'abstenir désormais de toute agression, et de fournir des vivres aux étrangers.

Xicotencatl reçut de fort mauvaise grâce ces nouvelles instructions. Ses fréquentes rencontres avec les Espagnols et son courage naturel l'avaient aguerri contre les terreurs superstitieuses de ses compatriotes. Les étrangers n'étaient pas pour lui des êtres surnaturels, mais des hommes. Il regardait comme un mortel affront d'être tant de fois vaincu par eux. Sa tête était pleine de projets de vengeance. Aussi refusa-t-il de licencier ses troupes et d'envoyer des vivres aux Espagnols. Les ambassadeurs se laissèrent persuader par lui. Il les retint dans son camp, en sorte que Cortés n'eut aucune connaissance des dispositions favorables de la capitale (20).

Les historiens castillans blâment la conduite de Xicotencatl en cette circonstance, comme celle d'un sauvage altéré de sang. Cela est tout naturel ; mais le lecteur dont le jugement n'est faussé par aucun préjugé national sera peut-être d'un autre avis. Peut-être trouvera-t-il beaucoup à admirer dans ce caractère altier, indomptable, debout malgré l'adversité, comme une noble colonne au milieu des ruines. Peut-être verra-t-il dans la conduite du chef indien la preuve d'une grande sagacité qui sut lire à travers le voile de l'insidieuse

(20) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 67. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 83.

amitié des Espagnols les misères à venir de sa patrie. Peut-être enfin admirera-t-il le patriotisme d'un homme qui, également au-dessus de la peur et de la superstition, était résolu à soutenir une lutte impossible pour l'indépendance de son pays.